

TES YEUX



Patrick vient pour la première fois au Bar en 1979, 27 rue de Condé. Il le reprend en 1991. Depuis, il a coutume de dire qu'il y est pris en otage. Félix Guattari habite plus bas au n° 9. J'y suis venue pour la première fois en 2010. J'avais demandé à Patrick si je pouvais mettre mon téléphone à charger derrière le comptoir puis j'ai dessiné son portrait – chemise ouverte comme toujours sur sa chaîne argentée – et celui des quatre autres clients. On s'est tout de suite bien entendu. Le portrait est toujours accroché sur le bord du miroir à droite en entrant. Comme j'ai oublié mon téléphone en partant j'ai du revenir le lendemain. Depuis j'y retourne souvent quand je viens à Paris, si j'ai envie d'être tranquille, je ne connais jamais personne. Un soir, les clients de la table d'à côté, âgés d'à peine 18 ans, commandent le fameux cocktail de Patrick, « la main folle », un mélange de liqueurs flambé, puis secoué avec une main bouchant le dessus du verre à cognac. Ils respirent d'abord les vapeurs puis le boivent d'une traite. L'alcool monte directement à la tête et ils planent. Il faut les veiller un peu et ne pas faire un service trop rapproché sinon on les perd trop vite. Ça peut être embêtant la main, on ne reste pas intact tout le temps. C'est pas tout à fait la « main folle » qu'on faisait

dans les années 90's. On l'a inventé par ce que ça nous faisait rigoler mais c'était trop dangereux. Là c'est un produit un peu plus abouti.

J'appelle Patrick au Bar parfois le soir vers minuit de Lausanne pour prendre de ses nouvelles. Il n'a pas de téléphone portable. En général le mardi c'est bien parce qu'il n'y a pas beaucoup de clients, une à deux tables maximum, et il ferme tôt, vers 2-3 heures. Le dimanche et le lundi, il n'est pas joignable, il est dans le Val d'Oise pour s'occuper des comptes. J'ai de la peine à l'imaginer hors du bar.

Le bar est invisible depuis la rue. Pas d'enseigne, une inscription sur le pas de la porte, au sol, où l'on peut lire uniquement : tes yeux. Patrick actionne la porte grâce à un bouton situé sous le comptoir. Il accepte tout le monde, enfin ça dépend si c'est le moment ou si c'est pas le moment. Les murs sont recouverts de rideaux de velours noir. La vitrine qui donne sur la rue aussi. L'architecture forme un L. Au fond, un tunnel sans lumière. Il faut se baisser pour tenir debout. On ne sait pas vraiment quand il s'arrête. Il semble continuer indéfiniment. Les canapés en skaï usés sont là depuis des décennies. La décoration asiatique

était là avant Patrick. Pour toucher à la décoration il faut avoir une meilleure idée.

Ce qui a changé selon lui ce n'est pas l'intérieur du bar mais l'extérieur : la rue ; et la météo. Enfin si, il n'y a plus de fumée. Il faut fumer dehors. Et ne pas faire de bruit. Ne pas parler. Être silencieux. À plusieurs reprises la police est venue sur plainte de voisins, Patrick a reçu déjà trois avertissements. Ils s'accumulent au fil des années, et ne s'annulent pas avec le temps.

Comme le dit le chauffeur de taxi ; Patrick c'est un homme bien et les clients de Patrick, ce sont des gens bien, on peut leur faire confiance. En sortant de la voiture, au moment de payer, AnnE lui demande une fracture.

Ce n'est pas un lapsus, car elle ne connaît pas le sens du mot « fracture ». Elle vit à Paris depuis une année et commence à apprendre le français. Depuis une année, elle pratique aussi chaque semaine la boxe française « savate » dans un club entre la place de la République et la Gare de l'Est. Y enseigne Ibrahim, champion du monde de boxe française et de Vovinam. Il fait les trajets de Sarcelles plusieurs fois par semaine, AnnE du centre ville, de la résidence d'artiste où elle vit. AnnE

m'emmène au cours de boxe durant l'été. Nous travaillons ensemble depuis plusieurs mois. J'y emmène ensuite Anne. J'écris tous les jours à Anina, qui passe quelques mois aux États-Unis. Chaque jour aussi, réunion à la Terrasse des Archives, le « bureau » de Catherine avec le groupe, dont la constellation varie selon les disponibilités de chacune.

Le premier cours : dans les vestiaires, je me change et entre dans la salle de boxe où je vois AnnE. Les gens me regardent d'un drôle d'air. Quelqu'un éclate de rire, car apparemment, et n'ayant pas l'habitude d'en mettre, j'ai pris le soutien-gorge de boxe pour l'uniforme final, alors qu'il faut ajouter un t-shirt par dessus. Je retourne au vestiaire et reviens avec un t-shirt. Première leçon d'Ibrahim : il ne faut pas avoir peur de prendre des coups. Mais ensuite il faut en donner. La boxe a sur moi un effet étrange : elle me fait pleurer. Donc dans le vestiaire après le cours, montée de larmes. AnnE me rejoint et m'avoue que la boxe a eu sur elle le même effet. Le deuxième cours, toujours avec Ibrahim. Sur la place de la République a lieu des manifestations contre les bombardements de Gaza. L'atmosphère est tendue, la première manifestation a été interdite.

Des centaines de CRS entourent la place, en uniforme de combat, cela dure depuis plusieurs jours. Ibrahim me raconte que des équipes de télévisions ont tenté d'interviewer les enfants dont il s'occupe à Sarcelles, car ils pensent qu'il y des tensions dans le quartier : il les a envoyé se faire voir. Il nous apprend ensuite à bander nos mains. Les doigts doivent être bien écartés lorsqu'on bande les phalanges. Puis à passer les gants. Le pied et le poing fort sont « en réserve ». On se défend avec son côté faible pour mieux frapper avec son côté fort. Le corps doit s'habituer à faire les choses à l'envers. Ce n'est pas facile. Apparemment j'ai une patte folle, comme l'appelle Ibrahim, ma jambe gauche veut sans cesse se mettre en avant alors qu'elle doit rester en réserve à l'arrière. Le corps s'y habitue néanmoins très vite, et au bout de deux heures d'entraînement, la patte folle reste à sa place. Montée de larmes. Je me bats avec AnnE. Elle bouge plus lentement et mesure sa force. Je m'agite un peu dans tous les sens, comme si je jouais à me battre, certainement à cause de la timidité provoquée par cette nouvelle situation. On ne sait pas comment se comporter, où se placer dans la salle, qui regarder et comment, comment utiliser l'équipement. Je mime

l'acte, AnnE se bat vraiment. Cela viendra pour moi au troisième cours avec Anne : apprendre à frapper avec ses poings et ses pieds. Protéger son visage et esquiver. Coup de pied dans les parties : j'en donne un à Ibrahim par inadvertance. Evidemment interdit par les règles. On se bat avec un adversaire de même poids. On peut utiliser les mains et les pieds. Il faut au moins un fouetté (coup de pied latéral) durant un round, qui dure 1 min 30, puis 1 min de repos. 3 rounds pour un match. Les frappes au tibia sont interdites. L'assaut passe par des frappes au visage, frontales et latérales, au-dessus de la ceinture en évitant la poitrine pour les femmes. Nous allons boire un café après le cours. Ibrahim qui nous entraîne ne boit rien parce qu'il fait Ramadan. Il a perdu du poids, 5 kg environ. Le régime normal recommence demain. Il n'est pas très sûr, cela dépend de la position de la lune. Les cours suivants, avec Anne, nous utilisons les sacs de frappes et des cordes à sauter. Nous nous entraînons aussi en frappant contre des piliers recouverts de matelas. Premier combat dans le ring avec des inconnues. On apprend à contrôler sa force et ses gestes. On respire. On commence à réaliser sa propre force et celle de ses adversaires. La salle est silencieuse en

général, on entend les coups et parfois de la musique. Combat avec Anne, j'ai peur de lui faire mal. J'arrête souvent mes coups à mi-chemin. Combat un contre un, l'arbitre contrôle l'application des règles. Le ring est délimité par des cordes. Je continue à suivre l'enseignement d'Ibrahim. Au bout de quelques semaines je commence à m'habituer et mon corps change, les muscles sont plus visibles. La boxe est un combat au corps à corps. La violence est physique et directe. On n'a pas l'habitude. On est seul avec soi et son adversaire qui nous renvoie notre image, les forces et les faiblesses doivent être gérées immédiatement, les émotions aussi doivent être affrontées de manière directe. On gagne un match dans sa tête. Il faut réussir à convaincre son adversaire qu'on est le plus fort. Utiliser des ruses en fonction des adversaires, des tactiques de dissuasions. Ne rien montrer, même si on a mal. Feindre de ne pas être touché. Cela va le faire douter. Il faut soit dissuader un adversaire, soit renchéirir. Ne pas être transparent, ne pas se laisser voir. Pour Ibrahim, la violence est plus facile à gérer sur un ring que dans la rue : c'est là qu'il faut libérer sa violence si on veut mettre l'autre KO. Ibrahim a commencé la boxe à 13 ans. On peut continuer toute sa vie, mais il faut faire attention aux coups

portés à la tête. Un de ses amis n'a plus les idées très claires. Il a pris trop de coups. Certaines personnes viennent à la boxe uniquement pour se faire frapper. La discipline se transforme rapidement en habitude. Le corps s'habitue et très vite si on ne s'entraîne pas on se sent mal. D'ailleurs AnnE a été s'acheter un sac de frappe cet après-midi. Elle ne veut pas arrêter son entraînement et s'inquiète de ne pas pouvoir supporter la pose estivale.

Ibrahim sait lire les corps. Il voit tout. Et il sait aussi garder ce qu'il voit pour lui. C'est pour cela que je lui fais confiance. Le rapport physique direct de la boxe se gère par une maîtrise de la distance et de la balance des forces. Il s'agit d'un contrôle qu'on s'impose sur soi-même et sur les autres et dans l'échange instantané avec son adversaire. Ibrahim est assis en face de moi à la table du café, il est un peu recroquevillé, position de défense dans la boxe, mais il regarde aussi par terre parce qu'il est un peu mal à l'aise. Nous parlons la même langue mais ne nous comprenons pas toujours. Je me vois dans ses yeux, lui certainement aussi et cela nous met mal à l'aise. Nos habitudes sont comme une troisième personne assise avec nous à table. Nous sommes donc tous deux très attentifs à ne pas trop les

marquer pour ne pas mettre l'autre dans l'embarras. Il a mis ses lunettes.

Le soir je rentre à République et je regarde deux films :

La Maîtresse (1976), Bulle Ogier : « Je l'aime car c'est le seul homme dont je ne me méfie pas. » L'actrice remonte les escaliers du donjon avec peine, elle est en train de suffoquer. Elle n'arrive plus à respirer. Elle pense que c'est son corset de dominatrice qui est trop serré mais c'est une crise d'angoisse.

Holy Motors (2012), minute 63 : 55 :
« J'ai peur des caméras. Avant elles étaient plus lourdes que nous, aujourd'hui elles sont devenues plus petites que nos têtes. »

Lorsque que je me cogne contre un poteau dans la rue, j'ai honte avant d'avoir mal. Je me demande si les gens m'ont vu. Romain fait les trajets chaque jour depuis 10 ans de la rue Vaugirard au boulevard Saint-Germain pour aller au tabac. Il connaît si bien le trajet qu'il peut sortir sans sa canne. Il va boire un café un peu plus loin sur le boulevard. Il se rend ensuite rue de Condé pour acheter du pain en passant par la rue de l'école Polytechnique. Il me demande à quoi je ressemble. Je rigole. Il rigole.

C'est gênant. Je réfléchis quelque minute, je ne sais pas par où commencer. De long cheveux, des yeux bruns, tachetée avec des grains de beauté, une bosse sur le nez, la peau très blanche, la bouche asymétrique, des dents bizarres, pas très grande, mince et musclée. Il me dit que ma description a quelque chose de monstrueux. Il n'imagine jamais l'apparence des gens. Il me demande si me trouve jolie. Je lui réponds que je ne changerais rien. Un matin il décide d'aller jusqu'au bout de la rue après le tabac et se rend compte que le tabac est à côté de la boulangerie, à 50 mètres. Il n'y avait jamais pensé. C'est à ce moment-là, où il relie les deux rues l'une à l'autre qu'il décide de ne pas choisir entre son métier d'écrivain et de pianiste. Il se consacrera au deux. Il a longtemps hésité durant ses études à Sciences Po, il lui fallait choisir quelque chose qui le fasse voyager tout en restant sur place. Je lui demande si quand il voyage, il lit les paysages avec les accents. Il maîtrise mal l'anglais et cela complique pas mal de chose. Il a de la peine à se faire comprendre. Il pense que j'ai 31 ans. 31 ans pour mon assurance, pas plus pour mon enthousiasme et mes espoirs. Il arrive à deviner le genre grâce à la voix, sauf pour les enfants jusqu'à 5 ans.

Dans le métro à Londres, je regarde les affiches collées dans de faux cadres dorés façon tableau sur des murs en catelles blanches « Tell us what you think. » Pareil à Paris deux heures après, une publicité de la SNCF : « La Suisse c'est la porte à côté : Paris-Lausanne : 25 euro. » Je monte dans la rame et elle s'arrête entre deux stations. Je sens monter une fois de plus une crise de claustrophobie. J'adopte une de mes stratégies les plus efficace : le système d'ignorance. Ignorer son environnement pour faire descendre l'angoisse et que la crise n'éclate pas. Je regarde des photos sur mon téléphone pour oublier où je suis.

Jeanne Graff

merci à
Patrick Galdemar, Niklas Svennung,
Lucas Erin, Léonard Badet, Étienne Gillibert,
Romain Villet, Olivia Creed

générique Anne Dressen
mise en page Aline Girard

édité par 186f Kepler
2014

ANNE DRESSEN

ANNE IMHOF
AVEC OLGA PEDAN
(film et concert le 23 oct. à 23h)

CATHERINE CHEVALIER

CHRIS KRAUS ET SYLVÈRE LOTRINGER
(film le 22 oct. à 23h)

FABRICE GYGI

GISÈLE VIENNE
AVEC SCOTT WALKER + SUNN O)))

JEANNE GRAFF

JOHN ARMLEDER

MARIE KARLBERG
(performance le 21 oct. à 23h)

TOBIAS MADISON